

Le mythe russe en France et dans la presse française en 1817

ILYA PLATOV

Dans l'histoire des relations de la France et de la Russie, l'année 1817 n'est certes pas une année comme les autres.

Cette année-là, la Russie demeure un acteur clé de la vie politique française, étant donné qu'elle fait partie du cercle étroit des puissances victorieuses qui détiennent entre leurs mains le destin de la France. En 1817, le président du Conseil est le duc de Richelieu, ami personnel du tsar Alexandre, au service de la Russie en 1789-1814, et qui a été gouverneur de l'immense province de Novorossiïa (La Nouvelle Russie). Talleyrand plaisantait à son sujet en disant qu'il était « l'homme de France qui connaît le mieux la Crimée¹ ». Le duc de Richelieu est un modéré dont l'action permet d'apaiser les tensions entre les deux pays. En effet, malgré la lassitude générale, les passions politiques ne sont pas tout à fait apaisées, et le nouveau régime issu de la Charte rencontre l'opposition « aux deux extrémités par les partisans de la légitimité retrouvée et les humiliés de la Restauration² ». Sous la surface couve le feu de la

1. François Furet, *La Révolution*, t. 2 : *Terminer la Révolution, 1814-1880*, Paris, Hachette, 1988, p. 42.

2. *Ibid.*, p. 44.

revanche et le ressentiment contre l'humiliation du pays qui fait pendant à la volonté des ultras d'entreprendre une épuration politique. En cette année 1817, la peur reste présente, mais elle est à présent multiforme et diffuse : la disette, les armées étrangères, des complots bonapartistes réels ou imaginaires pour les uns, la revanche des ultras et la terreur blanche pour les autres.

Les Français attendent avec anxiété le Congrès d'Aix-la-Chapelle de 1818 qui doit fixer la date du retrait des troupes étrangères. C'est de la Russie que dépend le retour de la France, restaurée dans ses frontières de 1790, dans la famille des puissances européennes. Le rôle décisif de la Russie dans la politique française est reconnu jusque parmi les adversaires des Bourbons. Ainsi, le complot manqué d'un groupe de proscrits républicains et bonapartistes réfugiés à Bruxelles qui tente de rallier à sa cause le prince d'Orange des Pays-Bas, protestant, opposé aux ultras et marié à la princesse Anne, sœur d'Alexandre I^{er}. Les comploteurs projettent d'impliquer dans leur complot le général Vorontsov qui devait selon leur plan marcher sur Paris, et envoient même un émissaire au tsar³. Bien que ce complot ait échoué en raison de refus du tsar, le projet en lui-même témoigne que ce dernier est considéré comme un recours et comme l'arbitre de la politique intérieure française.

Il est également nécessaire de rappeler qu'entre 1814 et 1818, les troupes russes occupent une partie du territoire français. Comme nous le rappelle Jean Breuillard dans son étude très bien documentée consacrée à l'occupation russe, les quatre années de 1814 à 1818 sont, dans l'histoire de France, les seules qui ont vu la présence de Russes belligérants sur le sol français⁴. C'est 30 000 Russes qui occupent les départements du Nord et des Ardennes jusqu'en novembre 1818. L'occupation russe se serait dans l'ensemble plutôt bien passée grâce au tact et à la diplomatie du comte Michel Vorontsov, commandant du corps russe stationné en France⁵. L'attitude de la population française envers les militaires russes n'est cependant pas homogène et va de la cordialité à l'hostilité, ce qui est dû non seulement à la complexité des rivalités

3. Achille de Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations jusqu'à la chute de Charles X*, Paris, Perrotin, t. 4, 1847, p. 444-445 ; Édouard Guillon, *Les Complots militaires sous la Restauration d'après les documents d'archives*, Paris, Librairie Plon, 1895, p. 54-55.

4. Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », *Slavica Occitania*, 8, 1999, p. 67-113.

5. *Ibid.*, p. 112-113.

politiques et idéologiques de l'époque, mais aussi à des facteurs tels que la condition sociale des habitants ou le souvenir parfois traumatique de l'invasion de 1815⁶. Il faudrait préciser que sur le plan des mentalités et des représentations, l'arrivée des Russes belligérants en France n'est pas un événement momentané mais un processus d'identification et de reconnaissance étalé dans le temps. Les militaires restent suffisamment longtemps pour importer leurs mœurs, leurs coutumes, dont certaines sont jugées exotiques voir indécentes par les Français (comme les bains russes), et pour que de l'autre côté se mettent en place des rites sociaux destinés à identifier, incorporer ou exclure ces étrangers à l'intérieur de la société citadine ou villageoise (bals, banquets organisés par les mairies, etc.). Tout cela fait qu'en 1817, l'image du Russe est beaucoup plus complexe et ambivalente qu'en 1814.

Le « péril russe »

Lorsqu'ils arrivent en France en 1814, les militaires russes sont non seulement redoutés en tant qu'envahisseurs, mais aussi parce qu'ils sont désignés en tant qu'ennemis de la société civilisée par la propagande bonapartiste qui instrumentalise un stéréotype ancien du pays de « l'infinie brutalité⁷ ». Ainsi, il n'est pas possible d'évoquer la perception de la Russie et des Russes en France en 1817 sans tenir compte des séquelles de la terreur qu'ont inspiré les cosaques en 1814, considérés comme des démons sortis tout droit des enfers, et auxquels les Russes sont assimilés. L'image du cosaque, oriental et barbare, véhiculée par la mémoire collective depuis 1814, demeure vivace en 1817. La naissance et la diffusion de ce mythe, les causes de sa persistance ont déjà bien été étudiées, et nous nous contenterons de rappeler l'essentiel⁸. Ces troupes irrégu-

6. *Ibid.*, p. 109 : « La prodigalité des militaires russes enrichit certes les commerçants mais n'avantage pas le paysan français qui supporte la charge de l'occupation, du logement de militaires des menaces de réquisition, et qui est menacé par le piétinement de ses récoltes par les cavaliers. Il faut bien entendu ajouter le facteur idéologique : si les élites françaises se sont bel et bien détournées de Napoléon, le petit peuple, lui, reste bonapartiste de cœur ».

7. Michel Mervaud & Jean-Claude Roberti, *Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, IMSECO-Institut d'Études slaves, 1991.

8. Galina Kabakova, « Mangeur de chandelles. L'image du cosaque au XIX^e siècle », in Katia Dmitrieva & Michel Espagne (éd.), *Philologiques IV*,

lières d'Alexandre I^{er} en 1814 provoquent l'effroi au sein de la population, et la figure du cosaque grandit à la dimension du mythe dont les traces se retrouvent dans la toponymie des régions nord-est et même dans le lexique agricole⁹. La violence extrême qu'ils pratiquent est considérée comme un attribut essentiel, un mode de vie. Des estampes représentant les horreurs de la guerre sont nombreuses à circuler en 1814 : maisons en feu, vieillards égorgés par les cosaques, femmes violées, etc. Ces images qui deviennent « introuvables après le 31 mars 1814¹⁰ » ont cependant profondément marqué la mémoire collective. La terreur qu'ils inspirent va de pair avec la fascination, les cosaques étant vus comme les transgresseurs d'interdits liés à la sexualité et à la violence, qui se situent au-delà des normes qui régissent le quotidien.

Même s'il n'inspire plus la terreur, le thème du « péril russe » demeure vivace en 1817 sous une forme plus intellectualisée, et notamment dans les écrits polémiques et idéologiques. Le calme relatif qui règne en 1817 et les attentes liées à l'approche du Congrès d'Aix-la-Chapelle, où doit se décider la fin de l'occupation étrangère, sont favorables aux spéculations au sujet de l'avenir de l'Europe, de la Russie et de la France. Dans ce type de textes, nous retrouvons les mêmes ambivalences constitutives du mythe russe en France. La frontière entre la sympathie et l'antipathie à l'égard de la Russie coïncide certes souvent avec la partition politique : « Les conservateurs admirent la Russie et les libéraux la criti-

Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 207-230.

9. Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », art. cit., p. 76. Jean Breuillard cite, parmi les diffuseurs du mythe, Béranger avec sa célèbre chanson « Le Chant du cosaque », où celui-ci est assimilé au « Hun, cavalier de l'Apocalypse, surgissant du fond de l'Orient pour ruiner la civilisation occidentale », ou encore l'empereur déchu lui-même qui invente le « péril russe » et pose l'alternative suivante : « L'Europe serait-elle républicaine ou cosaque ? » ; Chateaubriand parle de ces « fils des anciennes invasions barbares, ces Tartares, dont quelques-uns habitaient des tentes de peaux de brebis au pied de la grande muraille de Chine ».

10. Charles Simond (éd.), *La Vie parisienne à travers le XIX^e siècle. Paris de 1800 à 1900 d'après les estampes et les mémoires du temps*, Paris, Librairie Plon, 1900, t. 1, p. 286.

quent¹¹ ». Il faudrait cependant ajouter que, par-delà la ligne qui les sépare, les représentants des diverses tendances politiques font souvent appel au même réseau d'images et de représentations symboliques. La Russie apparaît comme un pays immense et puissant, étrange et fascinant, un monde autre sur lequel les contemporains projettent leurs rêves, leurs fantasmes et leurs cauchemars.

Ainsi, le gouvernement du duc de Richelieu suscite des rumeurs dans une atmosphère marquée par la crainte omniprésente du complot et des agents étrangers. La mise en circulation d'un faux intitulé *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, publié à Londres en 1817 et censé rapporter fidèlement les paroles de l'empereur déchu, relance les discussions au sujet du rôle de la Russie en Europe. Bien qu'en France cet ouvrage jugé séditieux soit interdit par la censure, il circule clandestinement et suscite un vif intérêt au sein du public. Il s'agit d'une pièce majeure qui contribue à la mise en place du mythe russe au XIX^e siècle.

L'image de la Russie qui en ressort est noire, elle y est dépeinte comme une masse menaçante et obscure qui menace l'Europe dont elle est l'ennemi existentiel. Cela compte beaucoup plus que la différence en termes de régime politique¹². Napoléon y apparaît comme un homme politique visionnaire, défenseur de la civilisation face à la barbarie russe, et qui justifie la conquête de l'Europe par la volonté de mettre celle-ci à l'abri de la Russie :

J'ai calculé que la Russie était d'un trop gros volume pour qu'elle ne pût jamais entrer dans le système européen que je venais de refaire et dont la France était le centre ; il fallait donc la remettre en dehors de l'Europe, pour qu'elle ne gâtât pas l'unité de ce système. Il fallait donner à cette nouvelle démarcation politique des frontières assez solides pour résister au poids de toute la Russie¹³.

11. Emil Niederhauser, « La Russie dans l'opinion publique française 1815-1848 », *Annales Instituti Philologiae Slavicae Universitatis Debreceniensis De Ludovico Kossuth Nominatae, Slavica* X, 1970, p. 198.

12. Bien qu'il s'agisse d'un faux, l'écrit ne contredit d'ailleurs pas la véritable pensée de l'Empereur telle qu'elle est rapportée ensuite par Las Cases dans *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. Voir à ce sujet Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », art. cit., p. 73-75. Jean Breuillard observe très finement la façon dont, en fait, Napoléon tente de s'identifier au tsar et de se mettre à sa place.

13. [Lullin de Châteauevieux ?], *Manuscrit venu de Sainte-Hélène de manière inconnue*, Londres, Murray, 1817, p. 116.

Napoléon rappelle qu'il avait refait la Pologne uniquement dans le but de la mettre définitivement « à l'abri des cosaques¹⁴ ». Dans le *Manuscrit*, la Russie est vue comme un pays barbare qui menace de déferler sur l'Europe. Les bonapartistes propagent activement la rumeur sur l'omniprésence des agents russes, dans une atmosphère marquée par la crainte du complot.

Les *Lettres champenoises*, un recueil périodique publié en 1817 par un groupe d'auteurs de conviction royaliste sous la direction du poète et journaliste Jean-Marie Janin (Mély-Janin), prétend lui aussi rapporter les paroles de Napoléon exilé à Sainte-Hélène. L'empereur décrit la Russie comme la nation la plus puissante d'Europe, où règne cependant la servitude la plus grande :

Les Russes sont le peuple le plus redoutable d'Europe ; la France et l'Angleterre ne jouissent pas des mêmes avantages militaires, quoique leurs troupes aient plus de force morale que celles d'aucunes autres nations. Un Français en devenant soldat quitte un meilleur pays qu'aucun de ceux où son service peut le conduire, et l'Anglais, en général, se trouve plus mal ailleurs que chez lui ; le Russe, au contraire, cesse d'être un misérable esclave, devient réellement libre, dès qu'il quitte la Russie ; son état s'améliore ; il jouit des douceurs qu'il n'aurait jamais rencontrées dans sa patrie. Ainsi donc, Alexandre pourrait porter ses armées à tel nombre qu'il lui plairait ; et s'il organisait bien la Pologne, il assurerait l'empire de toute l'Europe. Alexandre, je le sais, avait toujours eu en vue la prise de Constantinople. Je n'ignorais pas que l'Autriche n'eût été que trop disposée à favoriser ses vues, pourvu qu'on lui eût garanti la possession des provinces contiguës à la frontière de la Turquie ; de sorte que la Turquie n'aurait eu que la France et l'Angleterre pour défenseur. Je déclarai donc franchement à Alexandre que moi, Napoléon, je ne souffrirai jamais que la Croix grecque fût placée sur la couronne des czars¹⁵.

Jean Breuillard rappelle qu'avec *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon est l'un de initiateurs du « péril russe » avec sa vision « d'une Russie inattaquable prête à submerger l'Europe » ; il se met à la place du tsar pour retailler la carte de l'Europe, qui doit s'achever à Constantinople « placé pour être le centre et le siège de la domination universelle », ce qui exprime déjà la fascination romantique de l'Orient. Il est d'ailleurs remarquable que les référé-

14. *Ibid.*, p. 117.

15. [Jean-Marie Janin ?], *Lettres champenoises, ou correspondance politique, morale et littéraire, adressée à Madame De ****, Arcis-sur-Aube, 1, Paris, 1817, p. 5.

rences à la conquête russe de Constantinople soient à l'époque considérées comme un lieu commun, que cette conquête soit d'ailleurs redoutée ou espérée. Cette opinion est peut-être encouragée par le fait que dès 1814, Alexandre I^{er} a tenté d'obtenir la protection des chrétiens dans l'Empire ottoman, et que le duc Richelieu s'était jadis engagé en tant que volontaire dans l'armée russe lors de la guerre russo-turque de 1787-1791, participant même au siège d'Ismail en 1790. Si le thème n'est pas tout à fait nouveau (Leibnitz et Voltaire voyaient déjà la Russie à la tête d'une grande coalition contre le Turc), il reçoit une vigueur nouvelle dans le contexte du romantisme et du retour de l'idée de croisade sous la Seconde Restauration.

Les bonapartistes ne sont pas les seuls en cette année 1817 à considérer que le destin géopolitique et impérial de la France est étroitement lié à celui de la Russie. Même dans le camp des partisans de la Restauration, il existe des personnes qui dénoncent le « péril russe ».

Ainsi, François-Marie Froment (1759-1825), un agent contre-révolutionnaire et publiciste royaliste, peint lui aussi un portrait très sombre de la Russie dans ses *Observations sur la Russie* (1817). Le Baron Froment reprend à son compte le mythe du péril russe, et on retrouve sous sa plume le même réseau d'images qui fonde le mythe cosaque et reprend presque mot à mot l'argumentaire anti-russe du *Manuscrit* : « Bientôt, fiers de leur puissance formidable et jaloux de dominer l'Europe entière, ils passeraient le Danube et le Rhin, à l'exemple des Huns, des Goths, des Visigoths et des Vandales¹⁶ ». Pour lui, la Russie est un pays despotique et arriéré, « contradictoire à un prétendu plan de civilisation », qui n'a que « des projets dévastateurs, incompatibles avec la prospérité commerciale et la félicité publique ». Sa description anticipe bien celle du Marquis de Custine :

Le Russe est si peu avancé à Pétersbourg, que tous les genres d'ouvrages qui sortent de ses mains n'ont que le quart de valeur de ceux des ouvriers étrangers ; on aura chez un Russe des bottes pour six livres, qu'un Allemand vendra vingt-quatre francs. [...] Si dans la capitale, sous les yeux des meilleurs maîtres, les ouvriers

16. François-Marie Froment, *Observations sur la Russie, relatives à la Révolution de France et à la balance politique de l'Europe*, Paris, [s. éd.], 1817, p. 105.

russes sont si arriérés, on peut juger de ceux qui habitent l'intérieur des terres¹⁷.

L'habitude de soumission expliquerait le caractère féroce et conquérant des Russes qui doivent être tenus à l'écart des affaires européennes à travers un système de contrepois en Europe : « Ce mépris de sa propre existence lui fait braver tous les dangers pour goûter momentanément, après la victoire, une licence effrénée, des jouissances féroces. [...] La crainte de se voir bientôt entre deux feux et d'être exterminés jusqu'au dernier a donc seule commandé leur modération apparente¹⁸ ». La Russie est une puissance militaire redoutable, car sa puissance s'accroît avec chaque nouvelle conquête qu'elle met au service de son expansionnisme insatiable :

Les Russes n'attaquent point leurs voisins pour leur enlever leurs richesses mobilières, ou en recevoir tribut, mais pour leur ravir toutes leurs propriétés et les réduire en esclavage : les Russes ne cherchent point des domaines pour augmenter leurs productions, mais des hommes pour accroître leur puissance par le nombre de leurs soldats, et augmenter leurs richesses par celui de leurs esclaves¹⁹.

François-Marie Froment conclut que « la Russie, eût-elle un Solon sur son trône, un père et non un despote pour Souverain, aurait encore bien de la peine avec ses lois à arriver au bonheur...²⁰ ». L'ambivalence de l'image de la Russie se retrouve jusque dans le camp politique qui lui est d'emblée le plus favorable.

De la barbarie à la civilisation

Malgré la persistance du mythe du péril russe, en 1817, on retrouve également des mythifications plus positives. Ainsi, l'iconographie a désormais tendance à montrer le Cosaque « devenu bon sauvage, qui baise la main des dames au Palais-Royal, avide non plus de sang, mais de leçons de grâce²¹ ». Bien que ce thème soit plutôt « parisien », certaines publications pour le peuple donnent une image plus positive des Cosaques, par exemple l'almanach populaire appelé *Le Vritable Messenger boiteux* publié à Neuchâtel et

17. *Ibid.*, p. 6.

18. *Ibid.*, p. 17, 46 et 53.

19. *Ibid.*, p. 107.

20. *Ibid.*, p. 51.

21. Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », art. cit., p. 80.

diffusé à travers toute la sphère francophone. En 1817, *Le Véritable Messager boiteux*, comme d'autres revues populaires, salue le retour de l'ordre et de la paix en Europe.

Le Véritable Messager boiteux pour l'année 1817 contient, dans la rubrique intitulée « Une relation curieuse des choses les plus remarquables », un récit attendrissant illustré par une gravure qui s'intitule *Trait de sensibilité et de générosité d'un cosaque*, rédigé par un certain Monsieur Souci, qui commence tout d'abord par nuancer l'image négative du cosaque qu'il suppose assez répandue parmi ses lecteurs, précisant que sa réputation de pillleur s'explique par les rudesses de son métier ; et dans tout les cas, l'auteur refuse d'identifier Russes et cosaques :

Quoiqu'assez généralement l'on soit revenu de l'opinion que l'on s'était faite du caractère des cosaques, il reste cependant encore bien des préventions contre eux : plusieurs s'imaginent que tous les individus qui composent les diverses peuplades de ce nom sont aussi barbares dans leurs mœurs qu'inhumains et féroces dans leurs actions. Sans doute qu'ils sont encore loin d'avoir atteint le degré de civilisation les habitants des provinces populeuses de la Russie, mais il est également vrai de dire que l'exercice des vertus simples, hospitalières et généreuses ne leur est nullement étranger. Les cosaques ont prouvé par plusieurs traits, qui sont connus du public, qu'ils savent associer les sentiments de la bonté et de la compassion envers les malheureuses victimes de la guerre, avec les habitudes d'un métier qui consiste à harceler sans cesse l'ennemi, en l'attaquant par ruse, par surprise et presque toujours dans ses moyens de subsistance²².

L'auteur entend démontrer l'humanité et la compassion dont peuvent témoigner les cosaques, et s'adresse clairement au lecteur issu des milieux populaires. Il rappelle d'abord que le cosaque est lui-même un homme du peuple. Le cosaque en question loge dans une chaumière chez des pauvres gens dans les environs de Strasbourg, et, touché par la misère de ses hôtes, décide de leur venir en aide. Il revient ainsi chaque soir avec un sac plein de provisions. Lorsque ces pauvres gens ne peuvent plus nourrir leur nouveau-né, le brave cosaque leur vient encore une fois en aide, et l'auteur fait très habilement peser la menace qui précède le dénouement heureux :

22. M. Souci, « Trait de sensibilité et de générosité d'un Cosaque », *Le Véritable messager boiteux de Neuchâtel*, [s. éd.], 1817, p. 46-47.

On peut aisément se représenter le trouble atterrant du père, mais surtout les cruelles anxiétés, les accents douloureux de cette mère, quand elle se vit privée de celui sur lequel étaient alors concentrées toutes ses affections... [...] Mais son désespoir ne fut pas de longue durée ; bientôt elle vit arriver le bon cosaque pressant le petit nourrisson contre sa barbe noire avec une bourse contenant cent écus, qu'il lui remit. Elle était le produit de la collecte qu'il avait été solliciter auprès des soldats et des officiers de son détachement²³.

Le récit est illustré par une gravure montrant un cosaque barbu tenant dans ses bras un bébé qu'il rapporte à ses parents qui l'accueillent stupéfaits (Fig. 1). L'acte de charité devient une épreuve de civilité, une épreuve de passage qui fait transparaître une communauté de valeurs, en l'occurrence celles de la charité chrétienne.

Certes, *Le Véritable Messager boiteux* est une revue destinée au peuple qui ne reflète pas nécessairement l'opinion du paysan français au sein duquel fleurit un bonapartisme populaire et qui a tendance à se méfier des militaires russes. Elle semble pourtant indiquer que l'heure est désormais à la nuance, y compris en ce qui concerne les cosaques, en 1817 plus qu'en 1814. En outre, le récit évoque la disette qui frappe alors durement le petit peuple. Là aussi, l'idée dominante est que le sacrifice consenti consiste en une sorte d'échange symbolique entre les militaires russes et la population. Le journal catholique et conservateur *La Quotidienne* du 25 janvier 1817 rapporte avec satisfaction qu'un certain colonel Chveikorski du régiment d'Alexopol disloqué à Landrecies, « instruit des sacrifices que faisaient les habitants de cette ville pour venir au secours des indigents, a ouvert, parmi les officiers de son régiment, une souscription dont il a fait les premiers fonds, et qui a produit une somme de 1000 Fr. dont il s'est empressé à envoyer le montant à M. le maire de Landrecies²⁴ ».

En ce qui concerne les militaires russes, certains se montrent plutôt confiants quant à leur capacité à devenir « civilisés » au contact des Français, particulièrement à travers l'éducation et l'accès

23. *Ibid.*, p. 47.

24. *La Quotidienne*, 25 janvier 1817. Jean Breuillard cite de nombreux cas d'assistance des militaires russes aux paysans français affamés. Voir Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », art. cit., p. 102-103.



Fig. 1. « Bienfaisance d'un cosaque »,
Le Vritable Messager boiteux de Neuchâtel, 1817, p. 45.
 Source : Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.

aux « Lumières ». Ainsi, le *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* de 1817 publie plusieurs comptes rendus des activités d'instructeurs français pour l'installation d'écoles régimentaires russes dans les campements militaires. Les auteurs y développent le thème du « conquérant conquis » : « notre chère et belle France reprenant, par l'opinion, la lumière et les mœurs, l'industrie, tous les genres de prospérité, le rang et la considération qui lui appartiennent en Europe²⁵ ». En effet, le général Vorontsov, intéressé par l'enseignement élémentaire, est venu à Paris pour observer les établissements français et a ordonné de traduire le syllabaire et le vocabulaire en russe²⁶. Deux Russes ont été envoyés à Paris pour apprendre la méthode et l'établir ensuite au sein des régiments russes. Le *Journal de la Société pour l'instruction élémentaire* donne davantage de précisions concernant ces écoles régimentaires russes. Il

25. *Journal d'éducation, publié par la société formée à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire*, Paris, 1817, L. Colas imprimeur, t. 4, p. 34.

26. *Ibid.*

s'agit d'écoles d'enseignement mutuel organisées au sein de plusieurs régiments avec le soutien de la Société pour l'instruction élémentaire :

L'école, organisée au quartier général de l'armée russe, est composée de deux cent soixante-sept élèves. Elle marche bien ; les jeunes militaires saisissent la méthode avec une extrême facilité, qui donne lieu d'espérer qu'elle sera promptement répandue dans tous les régiments. Deux officiers et vingt-quatre bas-officiers et soldats composent l'école des instructeurs, et pourront, dans peu, en aller établir autant qu'il sera jugé nécessaire²⁷.

L'officier russe qui partage ces informations annonce que cette méthode sera également introduite dans les écoles de génie de Saint-Petersbourg et au Lycée Richelieu à Odessa, qui s'est justement ouvert en 1817. L'auteur de l'article se félicite que la France retrouve à nouveau ce rôle de nation civilisatrice, cette fois-ci par des moyens pacifiques :

Nous serait-il permis, Messieurs, de trouver quelque gloire dans ces paisibles conquêtes ? Il vous sera doux au moins d'avoir concouru à rétablir entre les autres nations et la France les liens d'une estime et d'une bienveillance réciproques et de voir ces liens naître aujourd'hui d'un zèle commun pour les progrès des lumières et les intérêts de l'humanité. Nous remarquerons que MM. les officiers russes, plus éclairés et plus justes que certains individus qui se disent de notre pays, reconnaissent en même temps et ce que nos procédés ont d'indigène, et ce qu'ils offrent de supériorité par la simplicité et l'harmonie²⁸.

La cohérence des images est parfaite : les Russes, jeunes barbares avides de savoir ; la France, patrie de la Raison et de la « Méthode », appelée à contribuer au progrès futur de la Russie. Cette image optimiste de la Russie en tant que pays « en voie de civilisation », qui se développe et s'accroît, se retrouve aussi dans la presse royaliste. La Russie y est présentée comme un pays immense et jeune, au potentiel de développement infini et qui sait concilier les exigences de la civilisation et du progrès avec ceux du respect de l'autorité et de la religion. *La Quotidienne* du 8 mars 1817 s'intéresse ainsi à la démographie russe et affirme que « l'accroissement de la population, fait important pour la balance du monde, prévoit

27. *Ibid.*, t. 5, p. 223.

28. *Ibid.*, p. 270.

100 millions dans 70 ans²⁹ ». Le même journal écrit dans le numéro du 6 janvier 1817 que

la Russie compte aujourd'hui quarante-trois millions d'habitants. L'empereur Alexandre, après avoir donné à l'Europe l'exemple de ne point désespérer, fonde à la fois les bases d'une sainte alliance, qui réunit toutes les communions chrétiennes, et coordonne les principes d'une sage législation. Des ukases ont établi un ordre plus parfait dans l'administration ; une vigilance plus active veille aux besoins des sujets de ce vaste empire ; les bienfaits de la civilisation pénètrent jusque dans les vastes déserts où errent les peuplades nomades³⁰.

L'auteur de l'article distingue donc bien les Russes et les « peuplades nomades », et voit la civilisation se répandre à travers l'action de l'empereur, de haut en bas. L'empereur de Russie est dépeint comme un monarque qui s'occupe du bien-être de ses sujets. Il existe à l'époque un véritable « mirage russe » au sein du peuple, qui présente la Russie comme « le seul pays dans lequel les paysans français aient voulu s'établir³¹ ». Tout comme certains préfets qui s'inquiètent de ces « espérances chimériques », *La Quotidienne* s'alarme de ce mouvement qui gagne les campagnes et remarque que ceux qui seraient tentés de se rendre en Russie ne recevraient que des terres à défricher, et devraient s'installer à leur frais³².

À Paris, les officiers russes en France et les Russes ont avant tout la réputation d'être prodigues, dépensiers et riches, mais s'intéressant peu aux arts et aux lettres. La Russie n'est pas encore considérée comme une nation littéraire et Pouchkine vient tout juste de terminer le Lycée... Dans *L'Almanach des dames de 1817* figure un texte qui porte un regard critique sur l'état de la littérature en France sous forme de lettre d'une « dame russe à une amie », dans laquelle l'auteur exprime son regret que « les aimables François se sont, depuis trois ans, tant occupés de politique que la littérature et les arts ont dû nécessairement en souffrir », même si elle se satisfait que les muses reviennent avec le roi³³. Ainsi, il est suggé-

29. *La Quotidienne*, 8 mars 1817, p. 2.

30. *La Quotidienne*, 6 janvier 1817, p. 3.

31. Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », art. cit., p. 105.

32. *La Quotidienne*, 8 mars 1817, p. 3.

33. *Almanach des dames pour l'an 1817*, Turingue, Paris, Chez Cotta, Chez Freuttel & Wurtz, 1817, p. 215.

ré que *même* les Russes sont impatients et attendent la renaissance du génie littéraire français. L'évocation de la Russie est alors un prétexte pour réaffirmer l'identité de la France, où la civilité et le goût des lettres sont indissociables. Maurice Ourry (1776-1843), auteur dramatique et journaliste, émet le vœu, en parlant de la célèbre danseuse Mademoiselle Bigottini, qui envisage de « porter ses pas à Saint-Pétersbourg », que « sous le ciel de la Russie, on trouve des roubles, mais non des acrostiches ; et, pour peu qu'elle aime la littérature, nous espérons que cette considération nous la conservera³⁴ ».

La Russie, un pays à la mode

Un autre signe d'apaisement, en cette année 1817, est la présence de la Russie dans la vie culturelle parisienne et le divertissement urbain. Après des décennies de conflits, le Paris de 1817 est une ville qui aspire à la paix et qui « a revêtu l'aspect d'une grande ville de province, avec ses mesquineries aimables et ses distractions³⁵ ».

Ainsi, *L'Almanach théâtral* de 1817 recense au moins trois pièces à thème russe données sur la scène parisienne au cours des années 1816 et 1817. Toutes ces pièces abordent sur un ton frivole des inquiétudes répandues au sein de la société française, comme le sort des prisonniers de guerre en Russie et la présence des militaires sur le sol français. Conformément aux exigences du genre, la Russie y est dépeinte comme un ailleurs exotique. Ainsi, on donne sur la scène parisienne un opéra du compositeur Anton Reicha, aujourd'hui bien oublié, intitulé *Nathalie ou la famille russe*. La mise en scène au goût romantique et pittoresque est censée suggérer « un site sauvage », « c'est le lieu d'où la rivière d'Angara s'échappe du lac Baïkal », et on peut y voir « un vieil édifice de construction tatare³⁶ ». L'action se déroule en Sibérie, vue comme un lieu de terreur et d'exil. Le critique considère que « le poème et la musique de cet opéra sont plus que médiocres ; ils ont été sifflés et applaudis

34. MM *** [Maurice Ourry], *Petite chronique de Paris : historique, littéraire et politique, faisant suite aux mémoires de Bachaumont (années 1816 et 1817)*, Paris, [s. éd.], 1818, p. 146.

35. Charles Simond (éd.), *La Vie parisienne...*, *op. cit.*, p. 370.

36. *Mémorial dramatique, ou Almanach théâtral pour l'an 1817*, Paris, Hoquet, 1817, p. 21.

tour à tour », le ballet étant aux yeux du critique la seule partie agréable de l'ouvrage³⁷.

L'opéra comique *Feodor ou le batelier du Don*, mis en musique par Aimé Berthon, se déroule dans le cadre de la Russie ancienne ; on y voit sur scène « Ivan Waziilitz, autocrate de toutes les Russies, déguisé en marchand russe, mais laissant deviner par la noblesse de ses manières qu'il est le czar. On pense bien que le czar ne s'est ainsi déguisé que pour connaître les besoins de son peuple et pour entendre la vérité³⁸ ». La critique est sévère : « il [l'opéra] accumule niaiseries et absurdités. L'auteur a vraiment fait un tour de force, en accumulant dans un seul acte autant d'in vraisemblances et de sottises qu'on a coutume d'en mettre dans un mélodrame en trois actes. Les spectateurs, après avoir bâillé longtemps, ont fini par siffler³⁹ ».

Un autre spectacle, un vaudeville intitulé *Infortune et Gaieté*, évoque les prisonniers de guerre français en Russie. *L'Almanach théâtral* n'est pas plus généreux avec ce spectacle qu'avec les précédents : « Des jeunes officiers français et le sieur Gigognac, chirurgien du régiment, sont prisonniers de guerre en Russie ; ils sont logés chez le comte Féodor, dont toute la conversation se borne à peu-près à ces mots : "c'est bon, c'est très-bon !" ». Nos militaires s'ennuient loin de leur patrie, et pour se distraire, ils décident de jouer la comédie ». Le livret accumule les clichés tels que : « en Russie, on ne paye les visites du médecin que lorsque le malade est guéri » ; les terreurs de l'exil en Sibérie sont bien entendu évoquées, ainsi que l'indispensable promenade hivernale en traîneau. Les prisonniers de guerre français sont tout d'abord bien traités, et ils arrivent même à « oublier la détresse où ils se trouvent ». Mais ils sont victimes de la vindicte du *gorodnitç* (le commandant de la ville). Jaloux du bon accueil fait aux prisonniers par les dames russes, ce dernier s'apprête à les envoyer en Sibérie, lorsqu'« arrive un officier annonçant la signature de la paix, la rentrée du roi en France et la délivrance des prisonniers de guerre. Cette nouvelle est accueillie au cri de "Vive le Roi" ». La critique de *L'Almanach* ajoute avec perfidie que « c'est cette dernière circonstance qui a sans doute contribué au succès de ce vaudeville⁴⁰ ».

37. *Ibid.*, p. 24.

38. *Ibid.*, p. 91.

39. *Ibid.*, p. 92.

40. *Ibid.*, p. 159-161.

La Russie s'inscrit aussi dans le réseau de signes qui constituent le paysage urbain de Paris, notamment à travers la mode pour les montagnes russes qui apparaissent dès la fin de l'année 1816. Établi d'abord à la barrière des Ternes, dans le haut du faubourg Saint-Honoré, cet amusement consiste à descendre rapidement, dans des petits wagons, la pente de montagnes en bois⁴¹ (Fig. 2).

Les établissements de ce genre devinrent très nombreux et populaires en 1817 et 1818. Dans la *Chronique parisienne, ou Revue politique, morale, littéraire et théâtrale de 1817*, on peut lire :

Dans les beaux jours, les chars des deux montagnes sont en activité ; une longue expérience de ces courses dispense du courage que, sans elle, il faudrait avoir pour se précipiter ainsi de très-haut. Les spectateurs aiment à lire sur le visage des personnes assises dans des chars les impressions qu'elles éprouvent. [...] c'est l'excessive rapidité de cette descente, l'émoi, la respiration coupée, voilà ce qui constitue le charme du divertissement⁴².

On explique aux Français l'origine russe d'un divertissement inventé à Saint-Pétersbourg (« Les montagnes russes, qui s'enorgueillissent d'avoir enfanté toutes les autres »). Dans un catalogue qui recense les tableaux présentés au Salon des artistes français en 1817 se trouve une gravure de la main de Caroline Naudet (1775-1839), qui représente les montagnes russes de Saint-Pétersbourg. La gravure est accompagnée d'un texte explicatif qui assure qu'il s'agit bien de « véritables montagnes russes, telles qu'on les voit à Saint-Pétersbourg pendant le temps du carnaval » ; elle est publiée aux côtés d'autres gravures qui montrent des scènes de la vie en Russie, des portraits et des porcelaines à l'effigie d'Alexandre I^{er}⁴³. Dans un autre ouvrage sur la vie parisienne de l'époque, un père qui se promène avec ses enfants explique que les montagnes russes parisiennes sont « une faible image des montagnes de Russie couvertes de glace sur lesquelles on se livre à cet exercice salutaire⁴⁴ ». Les

41. *La revue, ou Chronique parisienne, ou Revue politique, morale, littéraire et théâtrale de 1817*, Paris, [s. éd.], 1817, p. 240.

42. *Ibid.*, t. 1, p. 108.

43. *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et gravure, des artistes vivans, exposés au Musée royal des arts, le 24 avril 1817*, Paris, Imprimerie de M^{me} Hérisant Le Doux, 1817, p. 22.

44. M. E***, *Promenades instructives et amusantes d'un père avec ses enfants*, Paris, [s. éd.], 1817, p. 218.

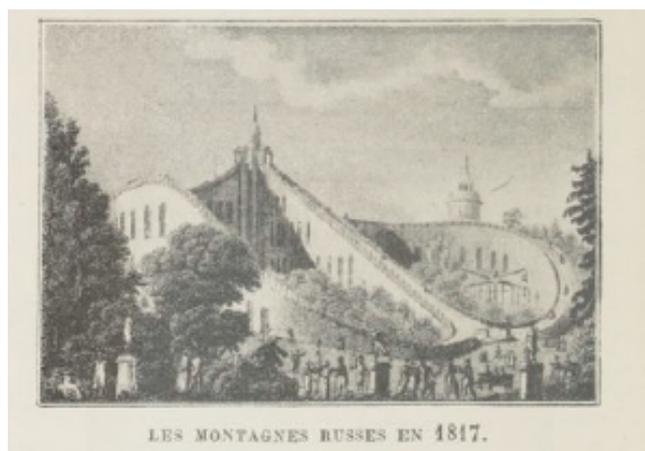


Fig. 2 : « Les montagnes russes en 1817 », in Charles Simond (éd.), *La Vie parisienne à travers le XIX^e siècle. Paris de 1800 à 1900 d'après les estampes, et les mémoires du temps*, publié sous la direction de Charles Simond, p. 370.

Source : gallica.bnf.fr / BnF

montagnes russes seront vite concurrencées par des montagnes « italiennes », « égyptiennes », etc.

Le sens symbolique de ce divertissement et son ancrage dans l'expérience historique, caractérisée par des retournements de fortune soudains auxquels correspondent des changements de décor tout aussi soudains, peut être illustré par une lettre de Madame de Rémusat du 10 juillet 1817, qui explique à son mari (Charles de Rémusat) qu'« on est rassuré sur les grains, on s'inquiète un peu des élections, et puis on saute aux montagnes russes, à l'accouchement qu'on attend [...] nous ressemblons à cet homme qui demandait : "suis-je plus malade ou mieux portant aujourd'hui qu'hier ?" »⁴⁵. Maurice Ourry publie dans sa *Petite chronique de Paris* (1817) un impromptu « fait aux montagnes russes par un spectateur », dans lequel les montagnes russes deviennent une métaphore des temps nouveaux : « Ne faut-il pas que la foule soit folle / Pour venir chaque jour ici se rassembler ? / Depuis vingt ans, sur ma parole, / D'un spectacle pareil on peut se régaler. / N'as-tu pas vu, peuple frivole, assez de gens dégringoler ? »⁴⁶. À Paris, ce divertis-

45. Charles de Rémusat, *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*, Paris, Calmann-Lévy, 1886, p. 218.

46. Maurice Ourry, *Petite chronique de Paris*, *op. cit.*, p. 149.

sement russe traditionnel devient rapidement le symbole de la modernité, d'une nouvelle expérience historique marquée par l'accélération du temps et les brusques revers de fortune qui installent la précarité au cœur de la vie politique, sociale et culturelle.

Le mode des montagnes russes contribue aussi à imposer l'idée selon laquelle le goût de l'excès serait un trait du caractère national russe, tout comme chez le marquis de Custine, les immenses balançoires lancées en l'air d'une façon vraiment effrayante qu'il observe en Russie, symbolisent à la fois l'ambition démesurée et la fragilité de l'ordre social et politique russe⁴⁷. Pour certains observateurs, la présence des montagnes russes est une occasion pour dénoncer la présence d'étrangers arrogants sur le sol français. D'autres, au contraire, y voient le symbole du caractère cosmopolite de la capitale française, de la ville « abrégé de l'univers⁴⁸ » qui rassemble symboliquement le monde, et prennent satisfaction à voir les diverses « montagnes » essaimer et rivaliser entre elles, à l'instar des instituteurs français se montrant satisfaits d'accueillir des Russes et des Polonais dans leurs écoles.

La mode vestimentaire est l'autre lieu d'inscription de la présence russe dans le paysage culturel français. Le fait que l'habillement « russe » devient à la mode est en soi le signe d'une relation plus apaisée entre les deux peuples⁴⁹. La revue de mode *Le Costume parisien 1817* montre un homme revêtu d'un « pantalon russe ». En 1817, c'est le pantalon russe, un attribut d'officier devenu à la mode, qui illustre lui aussi le thème du « conquérant conquis » à travers l'appropriation de ses signes distinctifs. Une caricature de l'époque montre un militaire russe conquis par la femme française. La même année, un certain A. G. Houbigant publie un ouvrage rassemblant cinquante lithographies, intitulé *Mœurs et costumes des Russes*⁵⁰. Les références à la Russie sont nombreuses dans les articles de mode de la période : « Les dames de l'aristocratie

47. V. V. Bibixin, *Vvedenie v filosofiju prava* [Introduction à la philosophie du droit], M., IF RAN, 2005, p. 69-70.

48. Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 1993.

49. E. Berezovič & G. Kabakova, « Rossija i Francija: dialog jazykovyx stereotipov » [La Russie et la France : dialogues des stéréotypes linguistiques], *Antropologičeskij forum*, 27, p. 28.

50. Armand Gustave Houbigant, *Mœurs et costumes des Russes, représentés en 50 planches coloriées exécutées en lithographie*, Paris, Imprimerie de Firmin Didot, 1817.

s'affublent de chapeaux "à la Cosaque" ou de shakos, plumet qui rappellent les coiffures des uhlands [...] tandis que les hommes seront pantalonnés à la russe⁵¹ ». La duchesse Decazes, épouse du ministre de Louis XVIII, raconte avoir porté un « très beau costume russe » lors d'un bal costumé chez la Maréchale Marmont⁵². Les femmes jouent un rôle important dans « l'incorporation », l'acclimatation et l'adaptation de cette société pérégrinante et masculine que sont les militaires russes en France⁵³. Excédé, un auteur anonyme aux opinions libérales et patriotiques laisse libre court à sa mauvaise humeur dans son ouvrage intitulé *Causeries des salons sur la liberté de la presse* : « je vois des Grecs et des Romains par les sentiments, des Russes par le pantalon, des Prussiens par la plume de coq, des Autrichiens par la moustache huilée, des Bretons par le goût du robwich. On est en vérité si fort engoués des étrangers, tant anciens que modernes, qu'on n'a pas le temps d'être çais⁵⁴ ».

Ainsi, décrivant un grand mariage de l'époque, les mémoires de la duchesse Decazes consignent l'épisode suivant qui illustre le dilemme que les élites françaises, partagées entre patriotisme et monarchisme, ressentent envers les Russes, et la curiosité et la fascination qu'ils suscitent malgré tout :

[...] il y avait beaucoup de cosaques que nous entendions et voyions des fenêtres de notre appartement, donnant sur la cour. Ma bonne maman du Roure logeait un officier russe qui se nommait Ivan Ivanowich. Il mangeait avec la famille. Ma mère allait le soir chez bonne maman où se réunissaient d'autres jeunes femmes parmi lesquelles se trouvait Madame de Menoux dont le mari avait été fait prisonnier pendant la campagne de Russie. Ces jeunes femmes dansaient avec les officiers russes et anglais. J'ai souvent entendu ma mère parler du chagrin qu'elle avait éprouvé au premier moment en voyant cette gaieté et cette fraternité avec nos ennemis que, dans cette société, on appelait nos alliés. Mais, bien-

-
51. E. Berezovič & G. Kabakova, « Rossija i Francija... », art. cit., p. 28.
 52. Ernest Daudet, *Louis XVIII et le duc Decazes, 1815-1820 d'après des documents inédits*, Paris, Librairie Plon, 1899, p. 355.
 53. Sur le rapport entre le territoire, le genre et la dimension anthropologique des « arrivées », voir Éric J. Leed, *The Mind of the Traveller: from Gilgamesh to Global Tourism*, New York, Basic Books, 1991, p. 111-129.
 54. [Anonyme], *Causeries des salons sur la liberté de la presse*, Paris, [s. éd.], 1817, p. 95.

tôt, elle fit comme les autres ; elle dansa. Ivan Ivanowich apprenait à ces dames la mazurka⁵⁵.

Dans les milieux de l'aristocratie, les Russes pouvaient aussi être vus comme les restaurateurs de l'étiquette et des traditions de la noblesse après le passage de « l'ogre corse ». Qu'ils soient identifiés en tant qu'« ennemis » ou « alliés », les rites sociaux extrêmement codifiés et ritualisés de la bonne société tels que le bal, communs aux Français et aux Russes, permettent de réduire les tensions. Jean Breuillard rappelle aussi que le patriotisme avait une autre signification au début du XIX^e siècle : un Français pouvait servir le tsar sans avoir la conscience de trahir son pays⁵⁶. Les Russes sont d'ailleurs mieux vus en France que les Anglais, et surtout que les Prussiens. Quant aux soldats et sous-officiers, les autorités locales françaises les autorisent parfois à participer aux bals populaires dans les territoires occupés, un privilège qui est systématiquement refusé aux militaires prussiens. Bien qu'un bal populaire puisse facilement dégénérer en rixe, il représente lui aussi une sorte de rite qui permettait d'instaurer des liens entre les militaires et la population locale.

Les périodiques insistent d'ailleurs sur la courtoisie des officiers russes, et certains s'inquiètent même de leurs succès auprès des dames. Ainsi, dans sa présentation du roman d'un certain Auguste Hus intitulé *Les amours et les voyages d'un jeune officier étranger* et publié en 1817, qui raconte « les amours couleur de rose d'un jeune Russe et d'une jolie femme de la Chaussée-d'Antin », un critique dénonce l'engouement pour le « Russe » et y voit un affront à la fierté nationale : « Dans les champs de la fiction tout est permis sans doute, mais je voudrais qu'on fût patriote, même lorsqu'il s'agit d'inventions romanesques, et qu'on ne donnât pas nos jolies femmes à des Russes. Les Françaises appartiennent de droit aux Français⁵⁷ ». Le conflit armé se joue aussi sur le terrain de la galanterie.

La Russie et l'opinion conservatrice et catholique en 1817

Dans les milieux conservateurs favorables à la Restauration, la russophilie est très répandue, et la presse et les auteurs acquis à la

55. Ernest Daudet, *Louis XVIII et le duc Decazes...*, *op. cit.*, p. 220.

56. Jean Breuillard, « Les Russes envahisseurs et occupants en France, 1814-1818 », *art. cit.*, p. 110.

57. *Lettres champenoises*, *op. cit.*, 10, p. 4-5.

cause de la Restauration jouent un rôle non négligeable dans l'amélioration de l'image de la Russie en 1817 au sein du public français. Beaucoup d'émigrés nobles qui reviennent alors en France ont passé de nombreuses années en Russie. Bien entendu, des exceptions existent, comme le cas du baron Froment. Mais dans l'ensemble, les catholiques français sont réticents à traiter les Russes comme des êtres « sans foi ni loi » et se montrent enclins à interpréter la victoire des Russes pourfendeurs de Napoléon et de la Révolution comme une intervention de la Providence divine.

Ainsi, le fabuliste et poète Jean-François Boisard (1762-1821) publie dans son recueil de poèmes et de fables des couplets « En l'honneur de l'Empereur de toutes les Russies », le « magnanime Alexandre », qui « chérit notre bon roi Louis », et qui est vu comme le sauveur de la France : « Quel beau jour ! La France est sauvée ! / Répétez, répétez mes vers ! / Dites, dites qu'un dieu de la Russie, / Dieu favorable aux bons Français, / vient d'affranchir notre patrie, / Et la combler de ses bienfaits⁵⁸ ». La naïveté même de ces vers est révélatrice d'une conscience collective qui se traduit par la magnification du rôle d'Alexandre, indissociable de l'image de la Russie. C'est la vision de 1814, qui voit en Alexandre « l'allié », le pourfendeur de la tyrannie napoléonienne, désormais considéré comme un monarque à la tête d'un peuple en marche vers les sources de la civilisation (la Grèce, Byzance). Le versificateur estime que la victoire sur Napoléon est une victoire aux proportions cosmiques, et il n'hésite pas à exalter l'empereur de Russie en le comparant à un dieu grec. Enfin, dans les gravures et les affiches de l'époque, Louis XVIII apparaît souvent entouré de monarques étrangers, dont Alexandre I^{er}.

La Russie peut compter sur des soutiens au sein de ces milieux. Ainsi Jean-Pierre Gallais (1756-1820), littérateur et publiciste, ancien bénédictin devenu journaliste politique pendant la Révolution ; il est aussi le « correspondant littéraire » d'Alexandre I^{er} à Paris. Pendant la Révolution et le Directoire, il était rédacteur en chef de *La Quotidienne* et affichait des vues plutôt pragmatiques. Il est la figure d'un royalisme à tendance libérale, proche du duc de Richelieu et hostile aux ultras. En 1817, il publie un ouvrage intitulé

58. Jean-Jacques François Marin Boisard, *Fables*, Paris, G. Mathiot, 1817, p. 175.

Mœurs et caractères du dix-neuvième siècle, dans lequel il prend la défense de la Russie et répond à ses détracteurs⁵⁹.

Le rôle de la Russie est soulevé dans le contexte d'une discussion sur l'avenir politique de la France et de l'Europe marquée par l'instabilité politique, où les rumeurs au sujet de complots révolutionnaires et des sociétés secrètes vont bon train. Ses deux interlocuteurs imaginaires, les frères « M. Tant mieux » et « M. Tant pis », mènent une conversation dans laquelle ils discutent de la situation actuelle de l'Europe (procédé qui rappelle *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre). M. Tant pis craint la reprise des mouvements révolutionnaires dans l'Europe et le monde, « la faction qui conduit cette trame secrète, avant de frapper les grands coups, les coups décisifs, qui doivent renverser dans la poussière tous les trônes de l'Europe, et fonder sur leurs débris une république oligarchique⁶⁰ ». Gallais est peu enclin à donner crédit à la croyance entretenue dans certains milieux ultras qui imputent les bouleversements récents aux Amériques et les troubles en Espagne aux agissements d'une société secrète qui œuvre dans l'ombre pour saper les gouvernements légitimes :

Il n'est que trop vrai que certaines imaginations se complaisent dans l'idée d'une société mystérieuse ; invisible à tous les yeux, supérieure à toutes les lois, inaccessible aux ravages des siècles, et uniquement occupée depuis la chute des Templiers, à les venger, à les remplacer, à fonder la république théocratique, dont ils avaient conçu le plan ; et que tous leurs efforts tendaient à établir. Cette idée démesurée sourit aux esprits romanesques, mais n'a pas le moindre fondement raisonnable⁶¹.

Bien qu'il accorde peu de crédit à ces rumeurs, il affirme que toute tentative pour renverser le gouvernement de Louis XVIII provoquera inmanquablement une réaction militaire rapide de la part des alliés. Son interlocuteur optimiste, M. Tant mieux, rappelle que la Russie est justement le rempart qui protège la France de toute tentative révolutionnaire :

Je vois d'ailleurs sur nos frontières une armée formidable, qui m'humilie comme Français, mais qui me tranquillise comme royaliste. Il me semble que cette armée doit avoir la volonté, comme

59. Jean-Pierre Gallais, *Mœurs et caractères du dix-neuvième siècle*, Paris, Belin-Le Prieur, 1817, t. 1-2.

60. *Ibid.*, p. 5.

61. *Ibid.*, p. 7.

elle a très-certainement les moyens de s'opposer énergiquement à l'exécution d'un plan, qui doit, selon vous, renverser tous les trônes de l'Europe⁶².

Gallais s'attaque ensuite aux doutes qui existent dans les milieux catholiques et ultras au sujet des objectifs réels de la Russie. D'après lui, dans un contexte où le destin de la France n'est pas encore définitivement fixé, certains redoutent un partage de la France qui subirait le même sort que la Pologne. Ces peurs se traduisent par de la suspicion envers le gouvernement du duc de Richelieu, jugé trop proche de la Russie. Le pessimiste M. Tant pis surenchérit sur la Russie omniprésente, à l'affût des moindres faiblesses de la France :

Ils [les Russes – IP] y sont pour leur compte ; ils y sont pour avoir l'œil sur les mouvements de notre intérieur [...]. Le partage de la Pologne est toujours présent à ma mémoire. [...] vous n'ignorez pas que le même cabinet qui exerçait à tort une grande influence à Varsovie, n'en exerce pas une moindre aujourd'hui à Paris. Vous n'ignorez pas enfin la liaison intime qui existe entre son ministre et celui des nôtres, qui passe pour exercer une très-grande influence sur l'esprit du Roi⁶³.

La rumeur selon laquelle le duc de Richelieu serait un agent russe est très répandue, bien qu'elle soit fautive⁶⁴. Concernant la Pologne, son sort préoccupe aussi les catholiques français tout au long du XIX^e siècle. À titre d'exemple, citons le cas de Montalembert qui en 1830 prendra fait et cause pour la nation polonaise insurgée au nom de la liberté religieuse, du catholicisme et du combat contre les orthodoxes schismatiques.

L'argument que Gallais oppose à tous ceux dans son camp qui ont tendance à se méfier de la Russie est à la fois pragmatique et géopolitique : les deux pays ne partagent pas la même frontière, et il considère la Russie en tant que contrepoids à l'Angleterre et à l'Autriche. L'argument emprunte à la vieille doctrine de l'équilibre des puissances qui guidera des décennies plus tard les architectes de l'Alliance franco-russe. L'étrange de la Russie permet justement

62. *Ibid.*, p. 11.

63. *Ibid.*, p. 12.

64. Marie-Pierre Rey, « Gercog Rišel'e na službe carja Aleksandra I i Restavracii » [Le duc de Richelieu au service du tsar Alexandre I^{er} et de la Restauration], *Quaestio Rossica*, vol. 6, 4, 2018, p. 1104-1108.

la coexistence, et Gallais dépeint un tableau très optimiste de l'avenir des relations russo-françaises :

Une alliance intime avec la Russie est, dans les circonstances actuelles, ce qui peut nous arriver de plus heureux ; nous savons quels sentiments généreux animent son souverain ; nous connaissons l'esprit qui dirige son cabinet ; et personne n'ignore la puissance énorme dont il dispose. Nous sommes trop loin les uns des autres, pour avoir rien à démêler sur nos frontières respectives. Si le commerce devient un jour, comme autrefois, la cause principale des guerres qui ensanglanteront l'Europe, nous n'avons encore rien à craindre, sous ce rapport. Son commerce ne rivalise point avec le nôtre ; notre marine ne navigue pas dans les mêmes eaux que la sienne ; ses colonies et les nôtres n'ont rien de commun, rien à débattre, aucune pomme de discorde à jeter soit en France, soit en Russie. Loin d'avoir quelque intérêt à nous diviser, à nous affaiblir, à nous détruire, la Russie, au contraire, en a un très-puissant à nous relever, à nous conserver dans notre intégrité, à nous aider à reprendre nos forces et notre influence dans le midi et dans l'occident de l'Europe. Car nous seuls pouvons contrebalancer le poids de l'Autriche sur le continent : et celui de l'Angleterre sur l'océan ; nous seuls pouvons empêcher ces deux puissances de se mêler de ses affaires dans l'orient⁶⁵.

Bien que le ton général de la presse officielle soit positif, il est bien naturel que les catholiques français s'interrogent sur les finalités religieuses de la Sainte-Alliance. La presse conservatrice et catholique en 1817 accorde beaucoup de place à des sujets tels que la dimension religieuse et mystique du projet de la Sainte-Alliance, la situation religieuse en Russie, la question de la liberté de culte, les activités de la Société biblique et la situation de la Pologne qui suscite beaucoup d'intérêt dans les milieux catholiques.

La ferveur religieuse qui anime le tsar et la situation religieuse en Russie intéressent beaucoup un journal tel que *La Quotidienne*. Le 19 mars 1817, il publie en première page un rescrit d'Alexandre relatif aux doukhobors (les lutteurs de l'esprit), une secte mystique qui combine les enseignements des sociniens et des francs-maçons, et expose au public français l'enseignement de cette secte⁶⁶. Un mois plus tard le journal revient sur les mesures prises en faveur de cette secte, et se pose en pédagogue afin d'expliquer les éventuelles

65. Jean-Pierre Gallais, *Mœurs et caractères du dix-neuvième siècle, op. cit.*, p. 12-13.

66. *La Quotidienne*, 19 mars 1817, p. 1.

confusions liées à la traduction malencontreuse du mot par le *Journal de Paris* qui aurait confondu « combattant l'esprit » et « combattants de l'esprit ». Le journal explique que les doukhobors seraient les quakers de l'Église grecque, une secte née en Ukraine, qui « professe un système d'égalité universelle, fondée sur une fausse interprétation de l'Évangile⁶⁷ ».

Bien que le journal salue cet exercice de liberté religieuse, il se montre aussi inquiet face à ce qu'il considère comme des dérives de la liberté religieuse qui contribueraient à la laïcisation de l'État. Le 15 avril 1817, le même journal publie pourtant un compte-rendu plutôt favorable au sujet des progrès de la Société biblique fondée en 1812, mais qui devient particulièrement active en 1816 et 1817, en disant que « cette institution ne pouvait manquer de prospérer sous l'influence de l'autorité protectrice ». Au cas où certains « esprits prévenus » contesteraient son autorité, *La Quotidienne* se veut rassurante : malgré le fait que les erreurs circulent « avec une funeste rapidité », et que « l'abus de la parole écrite a produit des maux incalculables », la Société biblique est fermement contrôlée par l'État, et « en qualité d'institution auxiliaire, elle se borne à fournir le glaive de la parole, sans prétendre le manier⁶⁸ ». Parmi certains catholiques, « on accuse la Société biblique d'agir isolément, et sans égard à l'autorité ecclésiastique ». Dans les milieux catholiques conservateurs, l'initiative d'Alexandre et de son ministre, le prince Golitsyne, ne suscite guère d'enthousiasme. *La Quotidienne* estime cependant qu'il s'agit d'une initiative positive, et met en avant la dimension missionnaire de la Société : « S'il est vrai que la religion révélée constitue le patrimoine de toutes les races humaines, le plus sûr moyen de les faire fraterniser entre elles, c'est de les appeler indistinctement à la jouissance de leur bien commun⁶⁹ ».

Ainsi la France et la Russie participent-elles à une œuvre commune qui vise la conversion de la terre entière au christianisme. Les prélats de différents cultes doivent participer à ces activités, « garantie du respect religieux » et « consacrées par leurs disciplines respectives », sans « usurpation, ni témérité, et sans aucune interpolation ou innovation ». La Russie est vue comme le fer de lance de la re-christianisation de l'Europe qui anime le jeune mouvement ultra. Celle-ci devra aboutir à un ordre mondial plus juste

67. *La Quotidienne*, 24 avril 1817, p. 1.

68. *La Quotidienne*, 15 avril 1817, p. 1-2.

69. *Ibid.*

sur la base d'un christianisme universel fondée sur la dévotion commune à la parole de Dieu :

Enfin, quoi qu'il en soit de ces interprétations erronées et partielles, on ne saurait douter que la marche progressive de cette grande entreprise, considérée dans toutes ses ramifications, ne s'identifie aux destinées de la race humaine. C'est peut-être le seul fruit impérissable de la civilisation européenne, le seul mode de racheter les fléaux que l'Europe a répandus sur le reste du globe, par sa navigation et ses colonies ; le seul présent qu'elle puisse faire aux peuples simples, dont elle a absorbé l'or et le sang⁷⁰.

***Ex Oriente lux* : la Russie dans les commentaires prophétiques**

Les premières années de la Restauration sont particulièrement propices aux commentaires prophétiques et aux visions eschatologiques qui fleurissent dans le contexte postrévolutionnaire. Ces textes largement sous-estimés méritent qu'on s'intéresse à eux, étant donné que la France reste un pays où la vision religieuse du monde est l'option majoritaire. La prophétie qui annonce l'avenir exprime une volonté de la maîtrise du temps, alors que l'« apocalyptisme » traduit aussi bien le désarroi, l'impuissance et la quête de l'unité, le rêve d'une société une et indivisible. Dès 1814 paraissent des ouvrages et pamphlets qui annoncent la chute prochaine de Napoléon et le retour des Bourbons, et qui interprètent les paroles d'anciennes prophéties dans le contexte de l'instabilité générale de l'ordre social et politique et de l'opacité de l'avenir⁷¹. Dans l'une d'entre elles, Alexandre I^{er} est proclamé « roi d'Europe » sur la base d'une interprétation des *Centuries* de Nostradamus. Dans tous ces textes, le tsar joue un rôle décisif dans le redressement de la France⁷². Les références à la Russie dans cette littérature sont fort nombreuses. En offrant un cadre interprétatif des événements,

70. *Ibid.*

71. Jacques Halbronn, « Révolutions et prophéties », texte consulté en ligne le 21 janvier 2019. URL : <http://editionsgrandeconjonction.blogspot.com/2017/09/jacques-halbronn-revolutions-et.html>.

72. *Ibid.* : « Ainsi le texte “Le Lis perdra sa couronne, l'Aigle la recouvrera et ensuite le Fils de l'Homme en sera couronné” confère au Tsar un rôle providentiel dans le règlement des affaires de France qui se perpétuera jusqu'au premier conflit mondial, jusqu'à la déconvenue de la Révolution d'Octobre qui déboucha sur une paix séparée, avec la Prophétie dite du Frère Johannes, publiée en septembre 1914 en première page du *Figaro* ».

en donnant chair aux espérances d'avenir, ces textes alimentent un discours prophétique contrerévolutionnaire, mais aussi des espérances de paix et de concorde universelles sur la base d'un christianisme plus ésotérique et initiatique ; ces espérances sont particulièrement vivaces en France à la veille du Congrès d'Aix-la-Chapelle de 1818.

Les trois thèmes les plus répandus sont le rôle de la Russie dans le relèvement de la France, la restauration de la vraie foi et la guerre contre le Turc, dans le cadre d'un discours à tendance millénariste et eschatologique qui annonce l'imminence de l'instauration d'une ère de paix qui doit précéder la fin du monde, qui n'est plus désormais considérée comme étant imminente. Le thème dominant est celui du retour de la paix, attendue ou espérée, souvent associée aux attentes d'un avenir radieux qui associent millénarisme et progrès. Joseph de Maistre lui-même écrivait au sujet du « gouvernement temporel de la Providence » que « plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportent à nos temps modernes⁷³ ». Aux États-Unis, l'industriel et philanthrope Robert Owen publie en 1817 *New Landmarks (Les nouveaux jalons)*, où il voit le millénium comme l'établissement du Royaume de Dieu, la seconde venue de la Vérité sur terre.

Le catholicisme populaire fournit un cadre interprétatif qui permet de donner un sens aux événements ou de leur procurer une légitimation. Une prophétesse, la « religieuse du Belley », annonçait déjà la ruine de la Paris, la Babylone moderne, et le triomphe de la Russie, et voyait des « clefs lumineuses paraître vers le nord⁷⁴ ». L'abbé Souffrant, prédicateur catholique convaincu que Louis XVII n'était pas mort, reproche à Louis XVIII d'avoir usurpé le trône et attend le retour du Grand Monarque de la branche aînée des Bourbons. Crédité d'avoir prédit les événements de 1814-1815, il annonce dans ses prophéties de 1817 la ruine de Paris et une grande guerre européenne. Dans la scénographie eschatologique qu'il présente dans son ouvrage, le Grand Monarque sera soutenu par le Pape et par les armées de l'empereur de Russie qui se convertira au catholicisme. Le Grand Monarque et l'empereur de Russie rétabliront le règne de la religion et l'autorité de l'Église, la dé-

73. Cité dans Jean Delumeau, *Une histoire du paradis*, t. 2 : *Mille ans de bonheur*, Paris, Fayard, 1995, p. 334.

74. Emmanuel-A. Chabauty, *Lettre sur les prophéties modernes et concordance de toutes les prédictions jusqu'au règne de Henri V*, Paris, Victor Palmé, 1872, p. 113.

votion au Sacré Cœur, un Royaume millénaire qui précédera la venue de l'Antéchrist. Le tsar y occupe une position privilégiée, il est d'ailleurs le seul monarque européen à entrer dans la triade sacrée aux côtés du Grand Monarque et du Pape. La Russie est la puissance indispensable pour l'instauration du Royaume millénaire⁷⁵. Les prophéties de l'abbé Souffrant expriment l'enthousiasme, la ferveur et les espérances qui animent les ultras de la « Chambre introuvable », non satisfaits par la politique prudente et terre-à-terre du gouvernement Richelieu ; il n'est pas surprenant non plus que Louis XVIII cherche, sans succès, à faire arrêter l'abbé en février 1817 afin de le réduire au silence.

Le sentiment de la proximité de la fin des temps, de la venue imminente de l'Antéchrist, répandu au temps de la Révolution et de l'Empire autant dans les milieux catholiques traditionnels qu'au sein de divers groupes d'illuminés, n'a pas pour autant complètement disparu en 1817. Les mythifications négatives demeurent présentes dans une atmosphère de peur diffuse où l'on redoute les complots et les agissements occultes des sociétés secrètes, alimentés par les doutes au sujet de la stabilité du régime politique (comme en témoigne la multiplication des faux Louis XVII) et les incertitudes concernant l'avenir de la paix en Europe. Comme l'écrit bien Alphonse Dupront, la figure de l'Antéchrist est complexe, car ce dernier ne représente pas seulement le contraire de l'ordre établi (Alexandre comme l'âme de la coalition antinapoléonienne selon M^{me} Krüdener), mais également celui « qui doit paraître pour que survienne le règne⁷⁶ ». Il est remarquable que dans toutes ces visions millénaristes, la Russie joue un rôle-clé dans la transformation du monde et l'avènement du Royaume de Dieu auquel on doit parvenir à travers les épreuves, les violences et les tribulations.

Un texte prophétique de l'abbé Jean Wendel Wurst, publié anonymement en 1817 à Lyon sous un titre suggestif : *Les précurseurs de l'Antéchrist ou la Révolution Française prédite par saint Jean l'Évangéliste* (6^e édition mise à jour !), atteste cette conscience du Dessein divin œuvrant à travers la Russie qui est, selon l'auteur, à la

75. *Ibid.*, p. 132.

76. Alphonse Dupront, *Le Mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1992, t. 2, p. 893 : « Les hommes de la Sainte-Alliance ou les “ultras” marqués d'esprit illuministe ou maçon, défenseurs de l'autel et du trône dans les formes les plus orthodoxes, procèdent des mêmes fonds que les révolutionnaires les plus entiers ».

pointe du combat spirituel : « N'est-pas Dieu seul qui a combattu dans les champs de Moscou ? ». La Russie est le pays qui renverse l'hydre de l'impiété, et les prophéties de Wurst répondent aux rumeurs de complots, de sectes et de société secrètes qui ont cours en 1817 : « Telle est la consolante prédiction qui résulte des prophéties de St. Jean [...]. On verra que l'année 1817 est le nec plus ultra du terme assigné aux complots de l'impie philosophie⁷⁷ ». La venue de l'Antéchrist et la fin du monde sont cependant repoussées au XX^e siècle ; Napoléon n'est plus l'Antéchrist, mais seulement le biblique Gog, car « les mois assignés pour le règne de l'hérésie et de la philosophie sont expirés depuis 1817 », et les craintes de la fin du monde imminente font désormais place aux prophéties annonçant un « long intervalle pour laisser respirer les enfants de Sion⁷⁸ ».

Dans ces visions millénaristes, le thème qui revient souvent est celui de la conversion prochaine de la Russie au catholicisme. C'était d'ailleurs aussi le dessein secret d'un Joseph de Maistre dont l'influence se fait ici sentir. Ce thème est évoqué dans *Les Précurseurs de l'Antéchrist*, où l'auteur explique que la campagne de Russie fut une punition infligée à la Russie pour le schisme de l'Église orthodoxe, qui règne dans les « superbes et vastes domaines détachés de l'héritage de Jésus-Christ ». Les tribulations et le triomphe de la Russie sont aussi considérés comme la prémisse de l'expiation et du retour au berceau du catholicisme :

Quant aux Moscovites qui adoptèrent le schisme et l'hérésie des Orientaux, d'habiles interprètes avoient annoncé depuis longtemps que tôt ou tard ils auraient aussi leur part à la coupe. Nous voyons aujourd'hui que cette opinion n'était rien moins qu'un préjugé. Ils ont été punis, et punis par le feu, selon les termes formels de la prophétie. Quel vaste champ se présente ici à l'imagination de l'homme religieux qui voudra réfléchir sur les causes de l'incendie de Moscou⁷⁹.

Déployant un imaginaire apocalyptique anthropomorphe et vitaliste, l'auteur considère que le schisme qui a divisé les Églises d'Orient et d'Occident a fait que le sang ne pouvait plus circuler

77. [Jean-Wendel Wurtz], *Les Précurseurs de l'Antéchrist ou la Révolution Française prédite par saint Jean l'évangéliste* (6^e éd.), Lyon, Mathieu-Placide Ruisand, 1817, p. 3.

78. *Ibid.*, p. 247.

79. *Ibid.*, p. 84.

dans le corps mystique de l'Église. Avec le schisme, l'esprit déserte l'Église d'Orient et prend refuge en Occident. Le temps est à présent venu de réaliser l'unité par l'unité religieuse et politique reconquise. La Russie, dont le destin s'identifie à celui de l'Église d'Orient, a vocation à rejoindre l'Occident pour accomplir une renaissance religieuse qui mettra un terme aux déchirements provoqués par la Révolution. Pour cette raison, l'abbé Wurst rejette fermement le principe fondateur de la Sainte-Alliance qui consacre le pluralisme religieux dans lequel chaque nation peut conserver « la religion de ses pères » : lorsqu'il s'agit de vie et de mort, les accommodements diplomatiques ne sont plus acceptables⁸⁰.

La prophétie et l'apocalyptisme en cette année 1817 ne peuvent être adéquatement appréhendés sans qu'il soit fait mention du christianisme ésotérique et mystique qui fleurit dans l'Europe de la Sainte-Alliance. Les figures mythiques issues de cette tradition ésotérique constituent un fond et un langage commun qui rassemble l'Europe et la Russie au-delà des frontières politiques et culturelles. Ainsi, le mythe ésotérique et cosmogonique de l'homme primordial Un, de l'androgynie cosmique dont la désintégration dans le multiple engendre la division et la discorde, qui garde cependant la capacité de redevenir Un, est central pour la conscience romantique⁸¹. Dans ce schéma, l'Orient est simultanément la terre des origines et le lieu des retrouvailles eschatologiques. Le romantisme reprend ce mythe à son compte. Comme l'écrit Georges Florovsky, le règne d'Alexandre est un « âge de rêves, de soupirs, d'aperçus, de visions et de fantômes [...]. L'âme était désemparée, comme déchirée entre anticipations riches d'espoir et inquiétudes eschatologiques⁸² ». Emportés par une imagination enfiévrée en quête d'unité, les hommes et les femmes scrutent le sens de la Providence divine qui se manifeste à travers les hommes d'exception. En 1815 à Paris, « capitale du surnaturel » de l'Europe, le tsar prie et lit la Bible en compagnie de M^{me} Krüdener, une mystique piétiste qui manifeste des tendances apocalyptiques, et se rend au salon de M^{me} Lenormand⁸³. La Sainte-Alliance elle-même est conçue

80. *Ibid.*, p. 84-85.

81. M. H. Abrams, *Natural Supernaturalism: Tradition and Revolution in Romantic Literature*, New York, W. W. Norton & Company Inc., 1971, p. 156.

81. Georges Florovsky, *Les Voies de la théologie russe*, trad. de Jean-Louis Palierne, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, p. 148.

83. Marie-Pierre Rey, *1814, Un tsar à Paris*, Paris, Flammarion, 2014, p. 258. Voir aussi Francisco Javier Ramón Solans, « Être immortel à Paris.

comme l'antichambre au Royaume de Mille Ans. Qu'il s'agisse de visions ou d'interprétations issues de la riche tradition ésotérique et astrologique française, on constate que la Russie et son tsar tiennent une place privilégiée dans les prophéties qui prétendent souvent se baser sur des visions mystiques personnelles ou sur de savants calculs astrologiques.

En effet, au-delà du millénarisme des ecclésiastiques et des intellectuels, l'époque voit aussi proliférer des prophéties et des prophètes qui s'inspirent des courants maçonniques, illuministes, ésotériques et occultes. Ainsi, il est beaucoup question en 1817 du prophète Johann Adam Müller (1769-1832), un paysan allemand illuminé de Meckesheim, qui prétend recevoir ses visions d'un esprit qui se présente sous la forme d'un « homme grisâtre ». Expulsé de Berlin pour ses prédictions, il sillonne l'Europe des Congrès. Il est crédité d'avoir prédit, entre autres, l'incendie de Moscou de 1812 (il aurait vu « une grande assemblée des peuples et un grand feu à l'Orient »), la défaite de Napoléon, ainsi que l'emplacement exact du champ de bataille de Waterloo⁸⁴. Si la presse libérale et ultra s'accorde pour le dénoncer en tant que charlatan et imposteur, il est néanmoins reçu par les rois et les princes qui écoutent attentivement ses prédictions. Signe des temps, *L'Almanach théâtral* de 1817 décrit un vaudeville intitulé *La Fin du monde*, qui met en scène un personnage semblable à Müller qui lance une rumeur au sujet de l'imminence de la fin du monde afin de se faire restituer une somme d'argent. « Les propos de ce mystificateur, les bruits les plus sinistres circulent promptement dans le village⁸⁵ ». L'ouvrage de Müller publié en Allemagne est traduit en français en 1817 ; il annonce une guerre sanglante, la décadence d'un grand Empire et l'élévation d'un autre sur les ruines de l'ancien⁸⁶. En 1829, Müller récidivera et publiera un livre de prédictions concernant la guerre russo-turque en cours, un événement qui affecte selon lui l'avenir

Violence et prophétie durant la Révolution française », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 2016, p. 350 : « Les gens se déplaçaient dans les rues, sur les places et les marchés pour entendre parler des prophètes, devins, tireurs de cartes ou sorciers que recelaient les recoins d'une ville bruyante ».

84. Pierre-Louis-Pascal Jullian Auguste Wahlen, *Galerie historique des contemporains, ou nouvelle biographie*, Bruxelles, Auguste Wahlen, 1819, t. 7, p. 190.

85. *Mémorial*, *op. cit.*, p. 310-311.

86. Pierre-Louis-Pascal Jullian Auguste Wahlen, *Galerie historique des contemporains, ou nouvelle biographie*, *op. cit.*, p. 190.

de l'humanité⁸⁷. En 1817, *La Quotidienne* s'inquiète au sujet de la prolifération des rumeurs propagées par des personnages tels que Müller, et se sent même obligée de publier un démenti sur les « fables [...] au sujet d'une guerre entre la Russie et la Turquie. Il [Müller – IP] démontre combien une semblable fabrique de nouvelles inquiétantes est dangereuse au repos de l'Europe et aux intérêts des couronnes⁸⁸ ». On se souvient alors que l'Empire ottoman refuse de se joindre à la Sainte-Alliance qu'il considère comme le prélude à une nouvelle croisade, et les prophéties qui annoncent sa fin prochaine sont très attentivement scrutées.

Le cas le plus intéressant est cependant celui de Marie-Anne Adélaïde Lenormand (1772-1843), la « sibylle » de la rue Tournon au Faubourg Saint-Germain, célèbre diseuse de bonne aventure et aussi femme de lettres, confidente de personnages illustres tels que Robespierre, Talleyrand, Germaine de Staël ou Joséphine de Beauharnais. La divination, dans la France de la Restauration, est prise très au sérieux par les autorités qui s'inquiètent de ses traductions politiques. Tout comme le prophète Müller, M^{lle} Lenormand est souvent inquiétée par les autorités à cause de ses prédictions, et sa célébrité doit d'ailleurs beaucoup à la crainte que son activité suscite chez les puissants. Bien qu'elle n'ait pas l'influence de sa rivale M^{me} Krüdener, elle est une célébrité à Paris :

M^{lle} Le Normand est une magicienne d'une espèce noble et relevée ; elle est riche, elle a de beaux salons, elle fait des livres où il y a de la science et même un peu de latin ; elle est familiarisée avec les génies du premier ordre, elle parle et écrit sous leur influence, *deus, esse deus*, comment n'inspirerait-elle pas la confiance ?⁸⁹

Sa renommée est telle que le tsar Alexandre lui rend visite dans son salon lors de son passage à Paris en 1815. Au Congrès d'Aix-la-Chapelle où elle arrive afin de pratiquer son métier, il lui envoie une lettre de remerciements pour son ouvrage, en lui faisant don d'une bague sertie d'un diamant.

87. J. A. Müller, *Eine Weissagung eingegeben von Gott über den Türken – oder Muhamedanischen Krieg. Wie er ein Ende nimmt, wie es mit der ganzen Welt-Begebenheit, so uns alle angeht, und bernach mit der ganzen Menschheit werden wird* [Une prophétie apportée par Dieu sur les Turcs], Heidelberg, [s. éd.] 1829.

88. *La Quotidienne*, 27 avril 1817, p. 3.

89. *La Quotidienne*, 9 janvier 1817, p. 4.



M.-A. A. Lenormand, *La Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'un coup d'œil sur celui de Carlsbad*, 1819, p. 234.

Source : gallica.bnf.fr / BnF

En 1826, elle publiera un ouvrage à sa mémoire⁹⁰. Elle voue un véritable culte au tsar qu'elle proclame le « Titus du Nord », et prédit sa victoire sur Napoléon. Dans son ouvrage *Les Oracles sibyllins ou la suite des souvenirs prophétiques* publié en 1817, elle affirme que les prophéties issues d'un traité de l'astrologue Grégoire Jordan de 1622 annoncent la restauration de la Pologne au XIX^e siècle. En fait, M^{me} Lenormand exhume et redécouvre une tradition prophétique qui a existé aux XV^e et XVI^e siècles, dans le contexte des espérances suscitées par le projet papal de rallier la Moscovie dans une croisade contre l'Empire ottoman.

Alors que la presse catholique conservatrice est partagée sur la question de la tolérance religieuse et du bien-fondé du soutien du tsar à la Société biblique, M^{lle} Lenormand entrevoit une « religion sainte et universelle », une « prévision qui vient de s'accomplir dans la personne de l'immortel Alexandre⁹¹ ». Dans son ouvrage, elle reprend encore une fois les gravures emblématiques de l'ouvrage de Grégoire Jordan, basées sur des prédictions diverses dont le

90. M.-A. A. Lenormand, *L'Ombre immortelle de Catherine II au tombeau d'Alexandre I^{er}*, Paris, Dondey-Dupré, 1826.

91. M.-A. A. Lenormand, *Les Oracles sibyllins, ou la suite des Souvenirs prophétiques*, Paris, [s éd.], 1817, p. 527.

thème commun est la réunion des princes chrétiens, leur lutte et leur victoire sur l'Empire ottoman. Ces gravures sont également reproduites dans son ouvrage *La Sibylle au Congrès d'Aix-La-Chapelle* (1819), dont certaines comportent des légendes modifiées et adaptées par M^{lle} Lenormand elle-même (« Ici les Princes réunis en présence du Pasteur Angélique se liguent entre eux pour détruire la religion mahométane et propager la religion chrétienne [...] Prophétie trouvée dans le tombeau de Constantin, qui fait voir la fin de la loi mahométane⁹² ») (Fig. 3).

Bien que M^{lle} Lenormand ne se prononce pas avec certitude sur l'époque à laquelle font référence ses prédictions et confie cette tâche à « l'esprit des lecteurs », elle annonce néanmoins que « l'étoile de l'Orient brillera sur Byzance » :

La croix sera arborée sur le fameux temple de sainte Sophie et les Turcs d'Europe iront dominer en Asie et même en Afrique. Un duel aura lieu entre les deux souverains, et le vainqueur imposera au vaincu les conditions d'abjurer son culte, et de prendre enfin les mœurs et les coutumes de la plupart des peuples civilisés⁹³.

Ainsi, le discours prophétique intègre les nouvelles idées issues des Lumières et de la Révolution, tout en faisant la synthèse entre la vieille idée eschatologique de libération chrétienne issue des croisades et l'idée de civilisation du XVIII^e siècle.

Extrêmement malléable, le discours prophétique s'adapte à des circonstances historiques changeantes, afin d'offrir une clé de lecture pour le présent. M^{lle} Lenormand évoque les discussions passionnées suscitées par ses annonces prophétiques en marge du Congrès d'Aix-la-Chapelle. Elle leur prête des propos au sujet du destin messianique de la Russie, de sa vocation à rétablir l'unité, de mettre fin à la discorde et d'inaugurer une nouvelle ère de fraternité :

Je peux annoncer formellement au Russe qu'il aura en tout et sur tout le point de triomphe. [...] Le Titus du Nord fera renaître les plaisirs et les espérances. [...] Quant à la Russie, un illuminé de Bohême veut la comparer, avec quelque raison, à l'Empire romain. Sa grandeur sera sans borne, sa splendeur sera sans égale ; les sciences y fleuriront à l'envi, et les barbares du Nord pourront bien, avant quatre lustres, donner des leçons d'urbanité et de gran-

92. M.-A. A. Lenormand, *La Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivie d'un coup d'œil sur celui de Carlsbad*, Paris, [s. éd.], 1819, p. 240-309.

93. *Ibid.*, p. 247.

deur aux peuples les plus civilisés d'Europe. Cet empire, d'après de savants cabalistes égyptiens, doit avoir la suprême priorité sur le globe... Il faut que la Turquie d'Europe... remarque ses armes et tremble... Byzance, s'écrie cet homme par un mouvement spontané qui me parut vraiment extraordinaire, Byzance ! Tu deviendras le siège d'une religion universelle. Un temple d'une architecture noble et simple sera élevé dans tes murs en l'honneur de l'éternel. Le fameux ciment dont se servaient les Romains servira d'alliage pour asseoir ses fondations. Neuf lustres plus tard, Jérusalem commencera à ressortir brillante de ses ruines ; elle sera entièrement rebâtie⁹⁴.

Après l'assassinat du duc de Berry, M^{lle} Lenormand sera arrêtée en 1821 pour ses opinions peu orthodoxes exprimées dans *La Sibylle à Aix-La-Chapelle*, des idées désormais jugées « non conformes à la politique nouvelle des cabinets de l'Europe ». Tout comme dans le cas de l'abbé Souffrant, le pouvoir prend les prophéties de M^{lle} Lenormand très au sérieux.

L'évocation de la Russie en 1817 doit être envisagée dans la perspective de l'intérêt à la fois géopolitique et géopoétique pour la Question d'Orient naissante. L'omniprésence du thème de la guerre turque, qui se retrouve aussi bien dans les pamphlets politiques que dans les prophéties inspirées, est due à plusieurs facteurs. D'un côté, il y a le retour en France du « mythe de croisade » qu'a étudié Alphonse Dupront dans son ouvrage magistral consacré à ce sujet. Le souvenir historique de la croisade est particulièrement actuel pour une noblesse en quête d'identité et de racines, qui retourne en France après de longues années d'exil et qui se ressourcement ainsi dans le récit de ses origines. Il traduit aussi un besoin de religion, car « l'esprit ultra est beaucoup plus un esprit de religion que de restauration monarchique⁹⁵ ». Il n'est pas fortuit que la croisade historique soit souvent évoquée dans les pages des journaux, et c'est justement en 1817 que l'historien Raoul Rochette commence son cours d'histoire moderne par la croisade. Le passage est naturel de la défense de la croix, cause revivifiée par les guerres révolutionnaires, à la croisade, une cause à la hauteur de l'ambition universelle des révolutionnaires, et donc une réponse à la Révolution qui représente l'« exemple inouï d'une réinvention de la société par l'action des hommes⁹⁶ ».

94. *Ibid.*, p. 227.

95. Alphonse Dupront, *Le Mythe de croisade*, *op. cit.*, t. 2, p. 726.

96. François Furet, *La Révolution*, *op. cit.*, p. 86.

Autre facteur qui y contribue certainement : la mode romantique et nostalgique pour la chevalerie et le Moyen Âge, ainsi que pour l'Orient fabuleux. À travers l'illuminisme et l'ésotérisme, le thème de la Russie à la fois immense, jeune et barbare, appelée à régénérer l'Occident, s'implante durablement. Pour les intellectuels du conservatisme tels que Joseph de Maistre ou Bonald, ce retour devient projet politique. La Russie dans ce contexte s'impose en tant que puissance capable de mener à bien le projet que l'Europe a délaissé, et, dans une perspective plus ésotérique, de réaliser l'unité entre Orient et Occident. Les illuminés en quête d'un christianisme universel permettent, à travers le langage de la prophétie et de l'ésotérisme compris par tous, de faire circuler entre la Russie et la France les idées, les images et les espérances. On l'a vu, l'idée selon laquelle la Russie doit faire la guerre à l'Empire ottoman et s'installer à Constantinople, qu'elle soit redoutée ou espérée, est considérée comme une inévitabilité historique. L'omniprésence de ce thème nous permet de comprendre les ressorts intimes de la Question d'Orient, enjeu majeur de la politique européenne du XIX^e siècle.

Conclusion

L'image de la Russie en France en 1817 dépend de la perception qu'ont alors les Français de leur passé et de leur avenir, ou, pour employer les termes de Reinhardt Koselleck empruntés à Hans Robert Jauss, de leur champ d'expérience et de leur horizon d'attente⁹⁷. L'avenir de la France demeure encore incertain jusqu'en 1818. La France en 1817 est un pays tourné vers lui-même et son propre passé, qu'il s'agisse de cultiver le souvenir de Louis XVI sur un mode doloriste chez les uns, ou bien celui des journées révolutionnaires, ou encore de la gloire de l'Empire chez les autres. La France en 1817 est surtout préoccupée à redonner un sens au devenir historique après un quart de siècle de bouleversements sans précédent : Révolution, guerres, invasion étrangère.

Au sentiment dominant d'une rupture historique s'ajoute en 1817 l'incertitude face à l'avenir qui apparaît très incertain. L'année 1817 en France est un « creux » de l'histoire favorable aussi bien à l'introspection et au rêve qu'au repliement sur la vie privée et les

97. Reinhardt Koselleck, « “Champ d'expérience” et “horizon d'attente” : deux catégories historiques », *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990, p. 307-329.

préoccupations du quotidien. La manière dont le pays cherche à reconstruire son identité en s'appropriant son histoire influe, bien entendu, sur le regard porté sur la Russie, alliée ou ennemie. Les questions telles que l'euroanéité problématique des Russes, le fait de les voir comme « barbares » ou « civilisés » ne sont pas des préoccupations d'ordre intellectuel et abstrait. Si le rapport au passé des Français de 1817 est dominé par l'expérience traumatique de l'invasion qui s'exprime à travers le mythe cosaque, la perception de l'occupant en 1817-1818 est plus nuancée, la représentation dominante étant celle du barbare en voie de civilisation, du « conquérant conquis », qui permet de réconcilier les mythifications négatives avec l'image beaucoup plus complexe qui émerge du commerce quotidien avec les militaires russes présents en France.

Nous avons passé en revue les divers lieux d'inscription de ces anciens et nouveaux mythes en 1817 (le théâtre et l'opéra, le divertissement urbain et la mode, la littérature populaire et les écrits politiques, polémiques et prophétiques) ; partout la Russie et les Russes font l'objet d'un intérêt soutenu, même si l'on constate que, dans l'ensemble, le pays reste assez mal connu.

En ce qui concerne le jugement porté sur la Russie, ses institutions, son histoire et sa culture, tel qu'il s'exprime à travers le mythe du péril russe ou celui de la Russie – « lumière de l'Orient », l'on constate qu'il s'agit d'un imaginaire éclaté et contradictoire, qui reflète les doutes entretenus sur l'avenir de la France au sein d'un ordre européen profondément bouleversé, ainsi que les conceptions différentes que se font les Français au sujet de leur propre identité, qu'elle soit catholique ou laïque, monarchiste, bonapartiste ou jacobine. La Russie reste un « ailleurs » exotique malgré l'intensité des contacts entre les deux peuples en 1817. L'accalmie relative par rapport à 1815 et 1816 encourage même une certaine prise de hauteur et permet de se projeter plus loin dans l'avenir. La vision du cosaque oriental et sauvage et celle du « péril russe » sont concurrencées par celle d'un pays plein de promesses, en marche vers la civilisation dans un contexte où la France cherche à retrouver une nouvelle place dans l'Europe postnapoléonienne. À peu près tous voient la Russie comme un pays immense, jeune et barbare, qui pèsera désormais pleinement dans le destin de l'Europe. Les catholiques français caressent l'espoir de sa conversion prochaine au catholicisme. La prodigalité des Russes qui pousse des paysans français à vouloir s'installer en Russie est relayée par les prophéties qui attestent un véritable transfert d'espérances messianiques vers la Russie, du moins dans certains milieux perméables

au discours prophétique. Certains espoirs exprimés en 1817 seront vite démentis (mais ils connaîtront un retour à la fin du siècle), alors que des craintes encore très timidement exprimées en 1817 vont au contraire s'amplifier pour envenimer durablement les relations franco-russes, comme la Question polonaise ou la Question d'Orient.

INALCO – CREE